

de
la
pluie

martin
page



monstrograph

MARTIN PAGE

DE LA PLUIE

nouvelle édition revue et corrigée 2023

Monstrograph

Collection Bootleg

La pluie est le mot de passe de ceux qui ont le goût d'une certaine suspension du monde. Dire que l'on aime la pluie, c'est revendiquer une différence.

Je ne me souviens pas de ma première rencontre avec la pluie. J'imagine que je n'ai pas apprécié son contact froid et émiété.

On apprend à aimer la pluie comme on apprend à aimer le vin : en grimaçant, pour se singulariser de ses pairs et au prix de l'évidence de ses goûts. Comme tout véritable amour, il exige invention, réflexion et une certaine expérience de la vie.

Vin et pluie ne sont pour autant pas des psychotropes similaires. L'ébriété provoquée par le vin n'a pas besoin d'être apprise. L'ivresse offerte par la pluie est l'expression de notre liberté.

Il n'y a pas une pluie, mais un peuple de pluies. Selon le lieu, l'heure et mille autres critères, elle est douce ou aiguisée, glaciale ou chaude, brève ou longue. Elle parle de nombreuses langues et connaît quantité de danses.

Étudiant les gouttes de plusieurs averses sous la loupe de leur microscope, les chimistes en détaillent la composition. Le taux de calcium, de césium et de toxines connaissent de grandes variations.

La diversité des caractères de la pluie égale celle de l'être humain. La pluie est sentimentale, passionnée, timide, exubérante. Après une longue délibération intérieure, elle a pris la décision de quitter les nuages et de se lancer à notre assaut. Pour l'accueillir comme elle le mérite, il nous faut comprendre sa personnalité.

La pluie confirme mes sentiments : certains amours ne lui ont pas résisté. Leurs couleurs mal fixées ont été délavées.

La pluie agit tel le révélateur du photographe qui, sous la lumière rouge, porte l'image à la vie. Elle achève la cristallisation.

Parfois la pluie me permet d'être amoureux sans objet. Un jour, le sang battant dans les tempes, le cœur tumescent, je révélai ma passion à un ami. Il me demanda l'identité de ma dulcinée. Je répondis que je ne la connaissais pas encore. Mais j'étais certain de son existence : la pluie ne ment pas. Pour un temps, c'est une histoire sans disputes et sans jalousie, mais aussi sans baisers et sans partage. Cet amour orphelin ne tarde pas à s'incarner.

La pluie possède une vertu prémonitoire : elle annonce la femme que j'aimerai comme certains vents préviennent de l'arrivée d'une vivifiante tempête.

La pluie tombe comme nous tombons amoureux : en déjouant les prévisions.

La pluie est une ruse de la Nature pour exister dans nos villes. Le chêne n'enjambe pas les buildings, le caribou se ferait écraser sur l'autoroute et la chouette désespère de construire son nid sur les poteaux électriques.

La pluie est l'ambassadrice du végétal, de l'animal et du minéral auprès de notre civilisation. Elle défend leurs intérêts et, si les offenses se font trop importantes, elle les venge.

Il se passe quelque chose quand il pleut, alors qu'il ne se passe rien dans la vie. Sur leur lit de mort, les vieillards devraient murmurer, « Il a plu ». Voilà la seule certitude. Est-on certain d'avoir aimé et d'avoir été aimé ? Peut-on être sûr d'avoir accompli de grandes choses ? L'honnêteté nous en garde. Mais l'agonisant sait que la pluie tomba du ciel. La pluie fut l'écrin de ces événements dont il ne reste aucune trace.

Sous le règne de la pluie, les feuilles tremblent, les parapluies s'ouvrent, les cafés, les cinémas et les librairies se remplissent. La mode ne nous dicte plus la manière de nous vêtir, nous nous apprêtons maladroitement : une capuche, un journal, un manteau sur la tête feront l'affaire. Nous nous posons de nouvelles questions sur notre destination. Le rythme de nos existences se brise. Ce sont à peine des craquelures, mais tout à coup nous partageons la joie de voir advenir une anarchie poétique.

Il pleut : le ciel nous baptise personnellement, nous ne sommes plus baptisés en son nom. Nos journées s'en trouvent sacralisées.

La pluie délivre de la religion en la diluant : la planète devient église, nous sommes partout chez nous, tout chant est sacré et chaque geste est rituel. Il n'y a plus rien à adorer, tout prend sens.

La pluie affranchit aussi de l'athéisme. Nous sentons naître en nous une croyance sans dogme. Le monde devient magique et excitant.

Avant d'être un phénomène naturel, la pluie est un sentiment : on la ressent. Elle possède les mêmes titres de noblesse que l'amour et la joie.

La pluie nous offre la possibilité d'une catastrophe. Les nuages noirs vident leurs soutes, le tonnerre éclate. Alors, à la fois soulagés et effrayés, nous songeons : adieu, tout est résolu, l'humanité va disparaître dans le caniveau.

La pluie n'ira pas jusqu'au cataclysme, mais elle nous en montre l'éventualité. Nos sens s'échauffent, notre gorge se serre. La fin du monde est en germe. Nous nous représentons les premiers temps de l'existence de la Terre, le chaos des océans et les volcans en fusion. Nous sommes proches de la panique des Anciens face aux tumultes du ciel. Nous comprenons pourquoi ils créèrent les dieux. Nous essayons de nous en confectionner quelques-uns, en catastrophe.

À chaque pluie, je pense au déluge de la Bible.
La disparition totale des terres annonce un

renouveau. Après tout, l'univers est né d'une explosion. Aujourd'hui attentats naturels et politiques se multiplient. Par précaution, je surveille le niveau de la Seine. Ma valise est prête, une arche de Noé m'attend forcément quelque part.

Je m'assois à mon bureau, je prends une feuille de papier sur la pile posée dans le coin gauche et, de ma noire écriture illisible, je dresse la liste de ceux que j'aime et de ceux que je pourrais aimer si je les connaissais. Dieu ne tolère qu'un couple de chaque espèce sur le bateau, mais je connais beaucoup d'espèces d'humains.

J'ai souvent lu et entendu : la pluie lave. Au choix, les trottoirs, les rues, les toits.

Cette idée fausse et utilitariste assimile la pluie à un service public qui aurait la bonté d'emporter les détritrus.

Mais rien n'est jamais lavé. Laver, les marques de lessive ne l'avoueront jamais, consiste simplement à déplacer la crasse. Celle-ci va s'accumuler dans des endroits où nous n'habitons pas. Si le tragique parcours du bœuf est désormais balisé dans la grande chaîne de l'élevage, de l'abattage, de la vente et de la consommation, la traçabilité de nos excréments reste à dresser.

La pluie ranime les odeurs de la nature et exhale les parfums de moisissure. Elle enclenche le processus de décomposition des cadavres de rats et d'insectes dans les égouts et les tunnels du métro.

Le compost se nourrit de déchets alimentaires, il s'épanouit, les bactéries prolifèrent, les virus se développent et s'immiscent dans la terre et dans l'air.

L'humanité, maladie qui a prospéré, est sortie d'un tel humus.

Les substances vivantes, pourrissantes et mortes bavent les unes sur les autres et contaminent leur environnement. Les couleurs se dorent et s'argentent. Les nuances grises et noires gagnent en force et en subtilité. Des reflets apparaissent, une cire patine les êtres et les choses. La pluie rend possible le mélange et la rencontre des matières, elle est le liant qui permet les recettes de la chimie et de la biologie.

Si la pluie est naturellement acide, l'industrie lui a permis de dépasser le vinaigre : sa composition a gagné deux ingrédients majeurs, l'acide nitrique et l'acide sulfurique. J'ai bu des alcools plus agressifs. Pesticides, nitrates, sulfates et ammonium sont les pollens modernes, ils donnent épaisseur et parfum à la pluie.

Les pluies acides attaquent notre cuir chevelu. Je ne sais pas s'il faut s'en plaindre. Si nous perdons nos cheveux, nous ferons des économies de shampoing et d'eau. Autre bel effet des pluies acides : la mode des chapeaux sera relancée. J'ai la nostalgie des femmes et des hommes portant des chapeaux. Il ne restera plus au monde qu'à faire l'effort de perdre ses couleurs et la vie ressemblera à un vieux film en noir et blanc.

Ironie de la pluie : nous envoyons nos poubelles à des distances inouïes, mais après

avoir infusé dans une décharge d'un pays pauvre, elles remontent au ciel, voyagent dans les nuages et nous retombent dessus. Faut-il les expédier dans l'espace ? Le résultat, je le crains, sera la formation d'une comète d'ordures ménagères.

Nous n'échapperons pas non plus aux pluies acides sous un parapluie : l'eau meurtrie réapparaît dans les fruits et les légumes de nos repas, dans nos vins et dans nos cafés.

Puisque nous sommes empoisonnés et rongés de toute part, autant continuer à sortir sous la pluie. Le ciel nous apporte plus de bien que de mal. La menace de l'intoxication ne doit pas gâcher notre plaisir.

Une heure de pluie équivaut au volume d'une petite mer.

Des hectolitres nous tombent dessus, mais, comme la fourmi capable de porter des dizaines de fois son propre poids, nous n'en sentons pas le fardeau.

L'océan n'a pas oublié que nous venons de ses profondeurs. Il nous a suivis à la trace. Il est difficile à reconnaître sous sa nouvelle forme de confettis, passés au tamis des nuages : coquillages, poissons, algues et méduses sont filtrés.

J'ai toujours pied sous la pluie océane. Ça me rassure et me repose.

J'y suis en sécurité.

Il n'y a pas de garde-côtes, pas de maîtres nageurs, pas de bouées pour nous sauver de l'air, et c'est un tort, car il faut savoir nager là où la pluie est absente, on n'est jamais loin de

couler. La tempête a lieu tous les jours. On se noie sur les trottoirs et dans les magasins plus souvent que dans l'océan.

La pluie est invincible.

Tout se flétrit et disparaît, mais la pluie demeure, plus dure que le platine et le diamant. Je la sens vaste et tranquille. Je m'adosse contre son flanc et écoute sa respiration de monstre bienveillant.

La pluie gâche la fête.

Les réjouissances nationales et internationales, publiques et privées, n'y résistent pas. L'effet est plus désastreux qu'une bombe. Forces de l'ordre, matraques et gaz lacrymogènes ne peuvent disperser la foule aqueuse.

Alliée des anarchistes, la pluie déjoue les plans du gouvernement et des entreprises qui parquent nos passions. Elle abîme la fête de la musique, le feu d'artifice, le défilé du Quatorze Juillet et les Jeux olympiques. Le divertissement aura lieu, mais pas selon la stratégie établie des mois à l'avance. Des hiérarques vont s'énerver, avaler des calmants et claquer des portes. Les peureux resteront chez eux, débarrassant les rues de leur emprise et de l'encombrement de leurs pas inutiles.

Un peu de liberté se sera faufile dans ces

obligations de joie. La pluie porte en elle le germe
de toutes les révolutions.

Le sport devient intéressant sous la pluie. Les joueurs de foot perdent leurs repères, les statues musculeuses apprennent une belle maladresse. La pluie joue avec la balle et les crampons, elle est l'antidote à la virilité et au dopage ambiant.

La pluie porte en elle les gènes de l'enfance. Elle nous rappelle que nous nous aspergions avec un jet, sautions dans les flaques et organisions des batailles d'eau.

Bien sûr, car il paraît que nous sommes adultes, nous jouons les agacés quand, en feignant une maladresse, nous frappons du pied dans une rigole. En vérité, les éclaboussures nous enchantent, tant pis pour le pantalon et les chaussettes. L'enfance tombe du ciel et nous sauve de nos manières sérieuses.

Quand il pleut, les gens lisent, vont au cinéma et tombent amoureux. Que font les hommes et les femmes quand il ne pleut pas ? Ils bronzent sur la plage, traînent devant les vitrines des magasins de vêtements, organisent des pique-niques et des massacres.

Il y a davantage de guerres dans les pays où les précipitations sont faibles. Les militaires et les vacanciers partagent le même goût pour le soleil.

Rien ne ressemble plus à une base militaire dans un pays occupé qu'un camp de vacances dans un pays pauvre. Militaires et touristes portent chacun leur uniforme et leur arme : treillis et shorts, fusil et appareils photo.

La docteur Ambrosia Arnason, *lecturer* en anthropologie sociale à l'université d'Aberdeen, soutient la thèse d'une relation de dépendance entre les précipitations et l'amour.

Le temps ne doit être ni trop froid, ni trop chaud, la pluie doit être abondante sans être excessive. Londres est donc éliminée à cause du niveau trop élevé de ses précipitations : la pluie perd de son pouvoir érotique si elle devient la norme. Gênes, en Italie, est couronnée ville la plus propice à la passion.

Souvent j'ai marché dans les rues de Paris en espérant que la pression de mon talon déclencherait le mécanisme de la pluie. Je suis certain qu'il existe des boutons secrets provoquant le tir des nuages : le coin d'une plaque d'égout, un bord de trottoir, l'intersection de deux pavés. Sans doute, comme une combinaison de coffre-fort, un enchaînement de pas est nécessaire. Je pense à cette scène de *Singin' in the rain* où Gene Kelly, amoureux, danse sur le trottoir.

La météorologie, science de l'inexactitude et des erreurs, gagnera en scientificité quand elle aura accepté cette vérité : certes les courants marins, la pression atmosphérique et la température de l'air ont une influence sur le temps, mais seuls les pas inspirés par nos sentiments sont déterminants. Nous composons avec nos talons des musiques qui influencent le

ciel.

Faire pleuvoir nécessite de bonnes chaussures, raison pour laquelle il pleut beaucoup en Angleterre, pays des chaussures de qualité. Depuis l'implantation d'ateliers de création de souliers de qualité à la fin du dix-neuvième siècle à Northampton, cette ville connaît des records de précipitations.

Les nuages ont quelque chose des mouchoirs de satin blanc du magicien. Un tour se prépare dans les cumulus. Tout d'un coup, sans que l'on puisse comprendre la manipulation, il pleut. La plupart du temps il tombe de la pluie, en hiver de la neige, et parfois, quand le magicien du ciel est en forme, il tombe des sauterelles ou des grenouilles.

Des proverbes et des chansons affirment qu'il peut pleuvoir de l'or, des chats et des cordes, des hommes et des femmes. Alors, soyons attentifs.

Il n'y a aucune certitude sur la pluie. De l'eau tombe du ciel et nous ne savons pas pourquoi. Les scientifiques échafaudent des théories à base d'évaporation et de condensation, mais rien n'est encore démontré. On s'affronte dans les congrès de pluivologues à coups de chiffres et de simulations en trois dimensions. Mais le mystère résiste. Pour reprendre la phrase de la professeure Politkovskaïa de l'institut d'hydrométéorologie de l'Académie des sciences de Russie à Moscou, auteur de *Дождь – это неразрешимый феномен* : « Nous savons comment se forme la pluie, mais nous sommes incapables de démontrer le phénomène et de le reproduire en laboratoire. »

Les nuages sont des coffres. Toutes les merveilles se trouvent dans ces hauteurs inatteignables, la pluie en porte le soupçon. Les gouttes nous renseignent sur le contenu de cette vaporeuse chambre secrète. Il s'agit de savoir les goûter comme un œnologue, capable de deviner la présence d'un fruit ou de miel dans un grand vin.

L'utérus des nuages se contracte, le ventre du ciel s'entrouvre, le liquide amniotique s'en échappe et nous recouvre.

Chaque nouvelle pluie est une perte des eaux. Célébrons-la comme l'annonce d'une naissance. Nous avons la liberté de choisir ce qui a pu naître : une amitié, un amour, une idée, peut-être une part de nous-mêmes.

Beaucoup ne coupent pas le cordon ombilical de ces promesses bambines.

Comme notre planète, notre corps contient soixante-dix pour cent d'eau. Nos gouttes internes sont attirées par leurs sœurs tombées du ciel selon le principe de l'aimantation. Les ions négatifs aiment à se rejoindre, raison pour laquelle la pluie tombe là où vivent les humains. Nos rencontres sont des retrouvailles familiales.

La pluie se constitue grâce aux lacs et aux mers, mais elle s'évapore aussi de notre corps. Il y a six milliards d'êtres humains sur Terre, d'un poids moyen de 63,7 kilos. Posons qu'un kilo vaut un litre. Un homme contient donc 44,6 litres. Multiplions par six milliards. Nous en déduisons que l'eau humaine représente un volume approximatif de 267 600 000 000 litres, soit l'équivalent de la mer d'Aral.

L'humanité est donc une mer dispersée et fractionnée.

Mieux encore : chaque homme fait office de

tonneau. L'eau repose dans nos veines, nos os et nos rêves, et se charge de notre tanin.

Espérons que nous serons un grand cru.

Je me rappelle un thé bu sur le site des sources chaudes à Hveravellir, au bout du chemin de Kjalvegur. Selon la tradition islandaise, on dépose sa tasse en fer contenant deux pincées de thé noir sur le sol brûlant et on attend la cataracte. Enfin il pleut. La tasse est pleine. L'eau bout. Le thé infuse. Au même moment, mes sentiments débordent de mon corps et se dispersent comme si j'infusais moi-même. Les arômes de toutes choses touchées par la pluie se libèrent.

La pluie est rarement dangereuse, surtout sous notre climat tempéré. Pourtant les mises en garde abondent. Les médias nous conseillent d'être prudents et de changer nos plans pour le week-end et les vacances, car « il va pleuvoir ». On a l'impression qu'une guerre nous est déclarée.

Les bonnes âmes ont raison d'avoir peur, car la pluie a le pouvoir de les changer. Ceux qui parviennent à s'y soustraire échappent au bonheur de voir leurs certitudes s'altérer et leur cœur se transformer. Ils préfèrent se réfugier dans une vision idéalisée du temps ensoleillé, où rien ne se passe, où personne ne vit. Sous la pluie nous sommes à découvert : c'est un beau risque et un pari.

Le soleil, quant à lui, grâce au concours de

puissants lobbyistes qui dissimulent sa profonde nocivité, conserve sa bonne réputation.

On nous inquiète à propos de sa mort, car elle signifierait la fin de notre monde.

Le soleil est un gros machin exhibitionniste, alors les savants ont pensé qu'il avait une utilité. Rien n'est plus faux. Quand le soleil s'éteindra, nous ne mourrons pas.

Si la lumière disparaît du ciel, les être humains se serviront des lampes et des torches pour s'éclairer. C'est largement suffisant.

La chaleur sera produite autrement : le sous-sol de la Terre déborde de lave. Et puis, nos petits savants ont quelques milliards d'années devant eux pour trouver de nouvelles manières de nous réchauffer.

Derrière la peur de la mort du soleil se cache la peur de la liberté. Nous préférons croire que nous sommes dépendants d'une mère nourricière ou d'un dieu antique. Quand le soleil s'éteindra, il sera temps pour l'humanité de devenir adulte.

La pluie sera toujours là (l'importance du soleil dans l'évaporation de l'eau est très exagérée). Nous pouvons compter sur elle. Regardez une goutte d'eau, penchez-vous : c'est un miroir où votre image apparaît. Ainsi, quand elles tombent, les gouttes de pluie se reflètent à l'infini les unes dans les autres. Suivant le principe d'optique de Descartes, ces miroirs créent lumière et chaleur. Davantage que le vent, l'hydrogène, l'huile de

colza ou le plutonium, la pluie est une source d'énergie inépuisable. Il nous reste à inventer les machines pour l'exploiter.

Les créatures les plus étranges apparaissent sous la pluie. Les escargots et les champignons, anomalies naturelles, curiosités extraordinaires, en profitent pour s'aimer et semer leurs spores. La pluie est le refuge des inadaptés.

Mandrin fui Grenoble sous des trombes d'eau et, pour un temps, échappe à la mort. Jean Valjean et Gavroche bénéficient du même auspice. La pluie nous protège de la violence de la majorité, de la normalité et de l'ordre. Chaque goutte tracée dans le ciel est un pilier qui nous soutient. Ce sont des cannes à pommeau d'argent pour nos jambes vacillantes et timides.

La pluie est une fuite venant de l'appartement de la voisine du dessus. Nous l'avons déjà croisée, mais nous n'avons pas osé engager la conversation. Cette fuite est le prétexte idéal pour frapper à sa porte. Nous allons nous parler, boire un verre, peut-être nous connaître et nous marier dans une petite église écossaise.

Si la voisine est absente ou si elle ne veut pas ouvrir sa porte, et que la fuite continue, alors, en attendant le plombier, nous essayons de comprendre la raison de cette inondation. Nous découvrons un surprenant enchevêtrement de tuyaux. Nos yeux et nos mains fouillent, tâtent et se mouillent. Tandis que la salle de bains déborde, nous entrevoyons les organes internes de notre appartement.

Ce n'est qu'en recevant des trucs sur le crâne (de l'eau, des tragédies, des chagrins d'amour)

que les êtres humains font des rencontres, se posent des questions et cherchent à résoudre des problèmes.

Les mille doigts des précipitations se posent sur un clavier à mille touches. On trouve le rythme de la pluie en aimant, en rêvant, en mangeant. Il s'inscrit dans notre concentration et participe à la création.

Les histoires s'écrivent par temps de pluie.

Shakespeare vivait entre Londres et Stratford-upon-Avon. Cervantès composa Don Quichotte à Séville à l'époque où la ville connut des pluies historiques. Rimbaud cessa d'écrire en quittant le nord de la France pour le désert.

Seuls les peintres survivent au soleil : ils le capturent grâce aux pigments floraux de leurs peintures. Les peintres sont des êtres de la lumière et de la terre. Les écrivains sont des créatures de l'océan.

La majeure partie de l'eau sur Terre est salée, et pourtant la pluie est douce. Le sel est resté en hauteur pour un usage inconnu. Peut-être colore-t-il les nuages.

Les nuages sont un alambic caché dans le ciel. L'alambic terrestre sert à la création d'alcools, de médicaments et de parfums. L'alambic céleste produit d'autres merveilles.

L'eau est distillée dans les nuages. Les substances sont séparées : d'un côté on recueille les éléments les plus purs, de l'autre les résidus. Débarrassée de ses micro-organismes et de ses minéraux, l'eau devient pluie. Souvent, la présence d'ammonium l'empêche d'être potable, mais, en certaines campagnes moins polluées, elle correspond aux quarante-huit paramètres de potabilité édictés par l'État.

Dans tous les cas, l'eau de pluie est indiquée pour la lessive de notre corps et de notre linge. Son absence de calcaire permet d'utiliser moins de savon et de détergent, l'assouplissant devient inutile. Elle est agréable à la peau et moins irritante que l'eau du robinet. Les canalisations ne

s'entartrent plus, finis les produits anticalcaires et les coûteuses interventions du plombier.

Si on récupérait la pluie, on ferait des économies. Mais tels d'éternels petits garçons dans le bac à sable, nous aimons creuser le sol avec des machines sophistiquées et polluantes pour atteindre les nappes phréatiques empoisonnées par les nitrates.

Un trésor tombe du ciel et, grâce à notre talent pour ne pas voir la beauté et la magie de ce monde, nous l'ignorons, et, souvent, le maudissons.

J'étais un gamin à peu près haut comme ça quand je décidai de devenir écrivain. Je venais de lire l'histoire d'un homme parcourant les régions arides des États-Unis à la fin du dix-neuvième siècle avec une machine de son invention qui, clame-il, a le pouvoir de faire pleuvoir. C'est un charlatan, bien sûr : il profite de la crédulité et du désespoir des habitants de petites villes plantées dans le désert, empoche l'argent et s'éclipse avant le miracle promis.

Un jour, il se lie d'amitié avec un petit garçon dans un village où il fait sa démonstration. L'argent accepté, il s'apprête à partir discrètement, la nuit tombée. Mais la population, suspicieuse, le retient prisonnier. L'homme est pris au piège. Il doit faire tomber la pluie, sinon il sera lynché. Il sait, lui, que tout ça est faux, que son invention n'est qu'un assemblage sans aucun sens de machines à vapeur, de morceaux de

carrioles, de rouages et autres bibelots techniques. Il met la machine en route, et, par désespoir, car il n'a plus rien à perdre, il se prend à croire en ses propres mensonges. Rien ne se passe pendant de longues minutes, et tout d'un coup, le gamin, qui l'a toujours défendu, sourit et pointe son doigt en l'air : des nuages noirs se forment à l'horizon. Bientôt une source abondante commence à couler du ciel. Il est sauvé, la foule crie sa joie, le petit garçon se précipite dans ses bras.

Un roman est fait de tôle, de ressorts, de poulies, et pourtant ça marche : l'écrivain connaît la vérité, il sait que ce ne sont que des phrases et des paragraphes articulés, fixés par des boulons rouillés, mais, comme le héros de l'histoire, il veut fertiliser le désert et sauver sa peau. Et surtout il désire par-dessus tout que le petit garçon qui croit en son pouvoir lui sourit de nouveau et reprenne espoir.

Je ne sais plus qui a écrit ce roman, je suis persuadé que l'histoire que je viens de raconter en est d'ailleurs assez éloignée. Mais ce souvenir trafiqué est la belle histoire qui m'aide à croire qu'il y a une origine à ma passion d'écrivain. Une chose certaine est le jour de ma vocation. Ce ne pouvait être qu'un dimanche, ce désert hebdomadaire : j'avais désespérément besoin de pluie.

La pluie frappe à la porte. Avec ses millions de petits poings, elle frappe de ses gouttes pour voir si nous sommes là.

Oui, nous sommes là. Nous ouvrons et nous sortons sur le perron. Nous levons le menton vers le ciel. Dès que nous les regardons, les poings de la pluie se transforment et deviennent des yeux. Les gouttes nous fixent, d'abord étonnées par notre anatomie, puis ravies, elles nous adressent des clins d'œil complices.

Débordés par l'émotion, nous fuyons.

Mais la pluie nous poursuit, elle connaît notre

incontinence : nous passons notre vie à fuir la compagnie, la solitude, la liberté.

La pluie nous rattrape et nous prend dans ses bras.

Mon amour de la pluie est aussi défiance à l'égard du soleil.

Par principe, je me range du côté des minoritaires.

La pluie est détestée et moquée, élève solitaire dans la cour de récréation, apatride, elle est en marge. Elle me plaît parce qu'elle déplaît à la majorité.

La pluie est mise au même rang que le crime, la misère, la laideur, les maladies. Elle symbolise la tragédie. Le dégoût de la pluie cache une haine des pauvres et de la différence.

On nous indique dans les guides de voyage les mois pluvieux pour nous permettre de les éviter. On veut du soleil et un beau décor.

Le soleil est un flash permanent qui nous oblige à baisser les yeux. Il est le symbole de la soumission.

Ce n'est pas un hasard si Dole, la multinationale américaine du fruit, a choisi le soleil comme sigle, à la fin du dix-neuvième siècle, alors qu'elle participait au renversement de Lydia Liliuokalani, dernière reine d'Hawaï.

Des dictatures l'ont inscrit dans leurs drapeaux, des rois en ont fait leur emblème, des entreprises l'ont placé dans leurs publicités et leurs logos.

Il faut critiquer cette notion de beau temps. Il est grand, beau et blond, il a les yeux bleus. N'ayons pas peur de le dire : c'est un aryen.

Le soleil délasse et tranquillise.

La pluie induit un jeu existentiel.

Les êtres qui aiment le soleil apprécient l'anesthésie de la radiation lumineuse et chaleureuse. Médecins et psys l'annoncent : si vous souffrez d'une baisse de moral, c'est la faute à l'hiver et à la diminution de la durée des jours. Vous aurez l'autorisation d'être heureux quand le soleil apparaîtra. Au lieu de divorcer ou de démissionner, passez une semaine aux Bahamas.

Accessoire nécessaire au confort moderne, le soleil est un genre de climatiseur après lequel on râle quand il ne fonctionne pas. Il y a des services

de dépannage : les comprimés de bêtacarotène, les crèmes autobronzantes et les cabines à ultraviolets.

Le soleil avait une beauté sauvage quand il était un dieu à qui on sacrifiait des êtres humains. Jadis il entraînait l'émulation de tous, quand aujourd'hui il n'a qu'une utilité de contrôle social. On sacrifie toujours des hommes, des femmes et des enfants au soleil, mais notre civilisation a délaissé le couteau au profit du mélanome et d'accidents sur la route de vacances illusoire.

Envoûtés par son rayonnement, nous sommes spectateurs de la vie. Seule la pluie nous rend acteurs. Le soleil nous emprisonne, ses rayons sont des barreaux. Esclaves d'un bien-être facile, nous ne bougeons plus.

La pluie nous fait fuir et courir. L'abri est l'endroit vers lequel nous nous dirigeons, non l'endroit où nous nous trouvons.

J'aime sortir dès qu'il pleut et sauter d'auvent en auvent, me glisser l'espace d'un instant sous un parapluie et sentir un parfum, le frôlement d'une mèche de cheveux.

Le soleil est supportable quand il part ou quand il arrive, jamais quand il règne. S'il se mélange à la pluie, en un bel alliage, il donne des arcs-en-ciel. Et la nuit, plus beaux et plus rares, on peut admirer des arcs-en-ciel de lune.

La pluie est un bouc émissaire. On l'utilise pour dissimuler les incuries, les fautes et les fraudes humaines. Ce livre existe pour la défendre des accusations dont on la couvre chaque jour. Non, la pluie n'est pas responsable des glissements de terrain et des inondations. Elle habitait la planète avant que nous nous y établissions. Les urbanistes, architectes, industriels, politiques et électeurs sont les seuls fabricants de catastrophes.

Je pense aux pauvres colons anglais qui, arrivés en Amérique, s'installèrent sur des territoires indiens, souillant les tombes, abattant les totems, dressant des clôtures, et qui furent surpris d'être attaqués.

La pluie est du côté des Indiens.

Nous éclosions dès que la pluie tombe.

La fertilité est une disposition d'esprit. Des bourgeons, de jeunes feuilles, des idées poussent. Nous en récoltons les fruits.

Une pluie de météorites a donné vie à la Terre. Que peut engendrer une pluie sur notre peau ? Les gouttes ne restent pas en surface, mais continuent à tomber à l'intérieur même de notre corps, dans nos veines et dans nos organes.

Les agriculteurs se plaignent de la pluie, de son abondance ou de son absence, mais en apprécient l'importance. Elle œuvre pour la vigne, les vergers et les potagers.

Bien sûr, la pluie est artiste, alors parfois elle disparaît pour chercher l'inspiration, puis elle

revient travailler avec acharnement.

Une goutte de pluie a la forme exacte d'un spermatozoïde et d'un ovule. Ce n'est pas un hasard : il y a de la conception dans la chute.

La pluie accompagne la gravitation et la dessine. La chute est, au même titre que la fractale, une forme que l'on trouve partout dans la nature. Il suffit d'observer : de nos dents de lait à la pomme de Newton, tout tombe.

Un jour, les astrophysiciens découvriront l'évidence : la pluie, en tombant sur la Terre, la pousse et la fait tourner. Elle est responsable de sa rotation sur elle-même et autour du soleil.

Au printemps dernier, je me suis rendu aux *Militärarchiv* de Fribourg pour des recherches préparatoires à un prochain roman. Le bâtiment n'est pas beau et la Wiesentalstrasse ne ressemble à rien, mais il y a peu de paysages aussi enchanteurs que les rayonnages de livres, dossiers et microfilms.

Grâce à l'intérêt suscité par mon bizarre statut d'écrivain, une des employées, madame Flüger, me chaperonna. Elle trouva les documents espérés, fit des photocopies et m'offrit un thé et des *Osterlamm*. Les bibliothécaires aiment épater le visiteur exotique. En général, ils lui parlent de « l'enfer », où sont concentrés les ouvrages licencieux. *Frau* Flüger, plus pudique ou plus

originale, m'entraîna devant une grande vitrine fermée à clef et me présenta la collection intitulée *Kuriosität*. Les « curiosités » sont les choses étonnantes et inclassables collectées au fil des ans.

À l'époque, je commençais à écrire les premières lignes de ce traité, je demandai donc à *Frau Flüger* si elle avait quelque chose d'un peu étonnant à propos de la pluie. Sans hésiter, elle plongea la main dans un rayon et en tira une feuille plastifiée. C'était un rapport de l'armée datant de la Seconde Guerre Mondiale rédigé par un colonel pendant la bataille de Koursk.

En voici le propos : les balles tirées sous la pluie étaient moins efficaces que celles tirées par temps sec. Elles faisaient moins de morts. L'officier n'était pas expert en balistique, il ne chercha pas plus loin et ne vit pas quelles déductions il pourrait tirer de cette constatation. Il supposa sans doute que l'état-major nommerait un spécialiste pour se pencher sur la question. Aucun expert n'étudia le rapport. L'opération *Zitadelle* fut un échec pour les Nazis et, un beau jour, la guerre se termina.

Ce problème orphelin m'émut. Dès mon retour à Paris, j'entrepris des recherches. Je ne prétends pas à l'exhaustivité, mais voici mes découvertes à propos de l'influence de la pluie sur la guerre :

— À partir d'une certaine distance, les gouttes

dévient la balle de sa course. Le poids d'une goutte d'eau est infime, mais nombre et vitesse finissent par infléchir la trajectoire de la balle.

— Il est difficile de tirer sous la pluie. Le doigt glisse sur la gâchette. L'eau chatouille et se faufile dans les oreilles et le cou. Son vacarme participe à la déconcentration du tireur. Clausewitz y consacre un passage dans son ouvrage *La Campagne de 1812 en Russie*.

— La visibilité est réduite : la pluie forme un mur qui cache l'horizon. Mais elle agit aussi comme un verre optique et, ainsi, change la vision du tireur. L'espace est déformé. S'il est bon viseur, le soldat manquera sa cible. S'il est myope ou peu doué, il aura une petite chance.

— Le grand perfectionnement technologique des armes a parfois ses revers. Ainsi, le système de guidage des missiles est désorienté par la pluie.

— Les balles rouillent.

— De nos jours, les armes modernes, non plus mécaniques, mais électroniques, se détériorent dès qu'elles sont mouillées. On ne compte plus les soldats électrocutés ou incendiés à la suite d'un court-circuit de leur mitrailleuse dernier cri.

Un ami, qui a maintenant pour sacerdoce l'adaptation en bande dessinée de l'œuvre monumentale d'un écrivain asthmatique, fut militaire pendant huit ans. Je lui parlai de mon projet d'essai sur la pluie et lui demandai si, en

tant qu'ancien soldat, il avait quelque chose à m'en dire.

Se replongeant dans ses souvenirs, il me raconta un débarquement dans un pays dont il ne voulut pas me dire le nom. Ma question lui fit voir sous un nouveau jour des faits auxquels il n'avait pas prêté attention. Avec le recul, il se rappelait que le nombre de morts était toujours moins important quand il pleuvait et les blessures moins graves, car la peau mouillée devenait caoutchouteuse. Les balles pénétraient alors moins facilement dans les corps.

La guerre du Vietnam fut perdue par les États-Uniens à cause de la pluie. Michael Herr en parle très bien : la progression des soldats était lente et dangereuse, les vêtements collaient à la peau, les bactéries, virus et maladies vivaces pénétraient plus facilement par la moindre blessure. Les glissades favorisaient les contacts avec les sangsues et les serpents.

Autre exemple : on se souvient que le maréchal Ney expliqua la défaite de Waterloo par un seul fait déterminant dans la bataille de la montagne Saint-Jean : les Britanniques, les Néerlandais et les Prussiens avaient des parkas, pas les Français. On pourrait citer de nombreuses guerres anéanties par les précipitations.

La pluie devrait recevoir le prix Nobel de la Paix.

Rapprocher les larmes et la pluie n'a aucun fondement. Les larmes n'ont pas subi un processus de distillation, mais de fermentation. La pluie est semblable au whisky et au parfum. Les larmes sont sœurs du vin.

Les larmes roulent, elles ne tombent pas. Notre regard se brouille, un simple mouchoir nettoie cette myopie momentanée.

Mais nous avons beau cligner des yeux et les frotter, rien n'arrête la pluie.

Une larme est oblongue. Une goutte a un corps trapu avec à son extrémité supérieure un fil à l'apparence de queue de têtard. La confusion entre les deux formes a pour origine un peintre mineur de la Renaissance, Fili, qui, par paresse et manque de talent, les dessinait à l'identique.

Les larmes ornent la tristesse, les chagrins
d'amour, les deuils. La pluie accompagne la vie,
la conscience de soi, l'amour.

J'aime avoir les empreintes digitales de la pluie sur moi. Elles sont mes peintures de guerre, je les arbore sur le col de ma chemise comme d'autres des marques de rouge à lèvres ou des galons. Mes vêtements les retiennent prisonnières. Les gouttes sont des bijoux. Je suis fier de ces pierres précieuses insaisissables posées sur moi quelques instants. Les seuls vrais trésors sont éphémères.

La pluie est la matérialisation du temps.

Les secondes ne s'égrènent pas, elles s'abattent par paquet avec la brusquerie d'une averse. Elles s'évanouissent par période, non pas à chaque instant : rien n'est plus inexact que les montres et les calendriers.

Dix heures défilent en un clin d'œil, il faut une minute pour que dix ans disparaissent.

Lorsque le temps ne coule pas, le temps ne passe pas : raison pour laquelle les pyramides des Pharaons, symboles d'éternité, s'élèvent dans le désert.

Avec justesse, la langue française établit une

relation entre le temps qu'il est et le temps qu'il fait, entre l'horloge et l'état du ciel.

Ces deux notions s'influencent.

Si on s'abrite du temps qu'il fait, c'est pour oublier l'heure qu'il est et l'avancement de notre mortalité. Les humeurs de la terre me réveillent : je dois travailler et aimer. Il n'y aura pas de rediffusion.

Sous la pluie, tout mon être est effervescent. Je suis comme le Sacré-Cœur de Montmartre, construit avec de la pierre de Château Landon qui sécrète une substance blanche lorsqu'il pleut. Un processus chimique commence.

Tel un cachet d'aspirine, je mousse et je frissonne. Il n'est pas désagréable de se sentir fondre et de se mélanger à l'air. En disparaissant, mon corps gagne une présence. Je suis en lien avec la Nature.

Les gouttes tombent sur ma peau et, comme sur la surface d'une mare, dessinent des cercles ondulants et éphémères qui résonnent jusqu'à mon cœur.

Les gouttes de pluie sont des fruits. Cueillons-les et mordons dedans, ces minuscules litchis explosent de fraîcheur entre le palais et la langue.

Jadis, en Chine, un empereur gastronome avait organisé un concours pour trouver son nouveau cuisinier personnel. Les plus grands chefs de l'Empire se rendirent à la cour et essayèrent d'impressionner l'empereur. Mais celui-ci, habitué dès l'enfance aux meilleurs mets, s'ennuyait des saveurs de ces plats banalement délicieux.

Enfin, alors que l'empereur commençait à ne plus avoir faim, un cuisinier pauvrement vêtu se présenta avec une simple fiole à la main. Il tranchait à côté de ses confrères armés de

batteries de casseroles et de paniers débordant de viandes, légumes et épices.

L'empereur s'amusa de cet homme étrange. « Qu'y a-t-il dans votre fiole ? » demanda-t-il. Le cuisinier répondit « De l'eau de pluie, majesté. »

Alors, avec virtuosité, devant l'assistance médusée, ses mains s'agitèrent et préparèrent des gouttes de pluie à la coque, des omelettes et des gratins de pluie, des gouttes rôties et, en dessert, une crème de pluie brûlée.

L'empereur se régala comme jamais. Il remercia le cuisinier de lui avoir fait découvrir de telles saveurs et, pour être sûr qu'il serait le seul à avoir goûté ces plats extraordinaires, il le fit exécuter.

Les hommes préhistoriques découvrirent la pluie comme ils découvrirent le feu. On sait qu'ils apprivoisèrent le feu, on sait moins qu'ils instrumentalisèrent la pluie. Mais si la flamme de feu se conserve dans un foyer, il est impossible de retenir une flamme de pluie sous un abri : comme le colibri, les gouttes meurent dès qu'elles sont captives.

Néanmoins nos ancêtres trouvèrent un usage à la pluie. Son utilisation principale, attestée par les peintures rupestres de la Vallée de Côa et de la grotte Chauvet, fut de permettre à des couples vivant dans la même grotte ou dans le même campement de couvrir le bruit de leurs ébats. Par sa fanfare, la pluie favorise les caresses et les

relations sexuelles.

Ainsi, la musique fut inventée pour pallier l'absence de pluie. C'est pourquoi elle naquit dans l'aride Égypte de la première dynastie, trois mille ans avant Jésus-Christ. Le grand historien de l'Égypte antique, Manéthon de Sebennytos, raconte que le prince Ouadji était particulièrement surveillé par le clergé et la police secrète, car il était amoureux de sa demi-sœur, Merneith. Cet amour allait à l'encontre du mariage prévu avec la princesse d'un royaume voisin.

Bien décidé à vivre sa passion, le prince ordonna à un de ses serviteurs de faire du bruit pour dissimuler ses heures galantes. Le serviteur tapa sur des bassines et des plaques de bois avec une masse. Le bruit déranga tout le palais. On lui demanda de cesser son boucan. Alors, pour protéger le prince et sa bien-aimée, il donna des coups en suivant la cadence de leurs soupirs. Le rythme régulier et lancinant envoûta les habitants du palais.

Je viens de lire l'ouvrage de référence de Laurence de Pusset sur la musique sacrée. Selon l'illustre universitaire, on ne chanta que tardivement dans les églises : cette mode prend sa source dans le jeune Moyen-Âge. De Pusset en localise l'origine dans l'église de San Miniato al Monte, à Florence. D'après la chronique du diacre Jean (qui, pour un court séjour à Florence, délaissa ses chroniques vénitiennes), on apprend

qu'un bordel ouvrit ses portes près de l'église. L'évêque Ildebrando, pour annihiler les confidences, les gémissements et les cris, organisa une chorale dans son église.

La pluie et la musique ont la même fonction : elles isolent et favorisent les réunions secrètes.

La pluie est un voyage. La civilisation, les abris et les plafonds me quittent.

La pluie entre en gare comme un train qui vient de loin, je suis sur le quai, je l'ignorais, mais je l'attendais. Je l'accueille, et j'imagine qu'elle était au Brésil, dans le Yunnan et en Finlande. Je pense à mes frères et sœurs de pluie.

L'eau qui tombe provient d'un lac africain, d'une bière belge, de la sueur d'un enfant soldat ou des larmes d'une couturière.

La pluie nous a sculpté comme Rodin a sculpté la *Porte de l'Enfer*. Rodin a été plus rapide, trois années lui ont suffi contre des millions pour la pluie. Mais il avait des outils et Camille Claudel l'a beaucoup aidé. La pluie, elle, n'a pas d'élève, d'amant ou de maîtresse dont elle pourrait profiter des talents. Elle est seule et sans armes.

L'être humain n'a pas changé depuis l'invention du parapluie il y a près de quatre mille ans en Mésopotamie, actuelle Irak. Figé dans la sèche et chaude permanence, il ne s'affine plus.

Le regard baissé vers le sol, l'esprit occupé par ses livres et ses collections botaniques et zoologiques, Darwin n'a pas compris le rôle de la pluie. Mais c'est un fait phylogénétique : chaque

goutte a imperceptiblement ciselé nos muscles et nos os. Le ruissellement a dessiné nos neurones et nos nerfs. Les gouttes ne sont pas tombées au hasard, mais pour faire apparaître des nuances. Seuls quelques gènes nous différencient du singe. La microscopique inflexion creusée dans la chair par une poignée de gouttes a séparé la destinée de nos deux espèces.

Il arrive que l'on cherche à faire corps avec un phénomène naturel. Byron caressa un éclair, Li Po étreignit le reflet de la lune sur l'eau, Virginia Woolf s'endormit dans les vagues et Empédocle s'enivra de lave.

La pluie nous tombe dans les bras, nous embrasse et nous quitte. Telle une maîtresse intermittente, elle vient quand on ne l'attend pas. La beauté de la pluie tient à son imprévisibilité. Chaque fois, son contact me surprend, ma peau s'hérise. Il n'y aura pas de divorce. Compagne fidèle, la pluie nous accompagne partout.

À la fin de la vie, on la retrouve dans le goutte-à-goutte de l'hôpital.

La pluie est un voile.

De la même façon que certains tissus soulignent les jambes des femmes et des hommes, elle met en valeur le lieu où elle tombe.

Voir, c'est entraver la vue.

Notre vision quotidienne n'est rien, disons pas grand-chose. Mais dès que l'on a peinturluré la surface de nos yeux avec des gouttes, du brouillard ou des incendies, le monde commence à se dessiner.

La pluie habille paysages et immeubles. Elle répare le manque de talent des architectes. Elle répare les destructions causées par la guerre et la misère. Elle réveille les cimetières : nous assistons à la manifestation des silencieux. L'âme des morts et des souffrants se rappelle à nous sans tristesse.

Tout devient beau sous la pluie.

On dit : la pluie tombe. Et personne ne voit le drame derrière cette banale constatation. Est-ce un accident ou un suicide ? On ne saura pas. Elle a glissé dans le précipice, de si haut, on ne peut pas la sauver. La seule chose à faire est d'être là, qu'elle tombe sur nous, sur notre peau souple plutôt que sur des roches ou sur le sol. J'écarte les mains, je lève la tête et je la réceptionne. Elle meurt dans mes bras, contre ma poitrine et sur mon visage. Je sers sa dépouille contre moi et je l'embrasse une dernière fois.

Remerciements

Pour leurs conseils et leurs encouragements, je tiens à remercier Manon de Lastens, Laurent Depussay, Anastasia Lester, Saeko Ono, Stéphane Heuet et Coline Pierré.

Les musiques et les chansons sur la pluie sont innombrables, mais deux en particulier comptent pour moi : *L'orage*, de Georges Brassens et *Geronimo*, du groupe de Neil Hannon, The Divine Comedy.

Je veux également conseiller le merveilleux livre de Patrick Bauman : *Le dictionnaire de la pluie*.

Postface

Tout n'est pas perdu, il existe encore des éditeurs qui ne s'enfuient pas quand un écrivain leur propose une idée étrange. Nous étions en mai 2007, Anna Pavlovitch m'avait invité à déjeuner dans un restaurant proche des bureaux des éditions Ramsay, rue Saint-André-des-Arts (je me souviens du soleil de printemps, je revois encore le menu du jour écrit sur le tableau noir, la terrine de gombos à l'artichaut, les lasagnes aux épinards et au fromage de cajou et le gâteau végane au chocolat). Elle désirait créer une nouvelle collection, une collection de traités, avec des textes d'écrivains plus que de philosophes. Elle m'a demandé si j'avais une idée de sujet. Très sûr de moi (inconscient en fait), j'ai tout de

suite répondu : la pluie. Passé un instant de surprise, Anna Pavlovitch a donné son accord enthousiaste (elle défendra mon sujet contre d'autres, au sein de Ramsay, qui auraient préféré un énième essai sur le désir ou l'amitié). Finalement, *De la pluie* sera le seul livre de la collection.

Après le déjeuner, chacun est parti de son côté. Je me suis dirigé vers Châtelet, j'en avais pour une quarantaine de minutes de marche avant d'arriver jusque chez moi à Château-Rouge, rue Doudeauville (le *Sunset Strip* de l'Est du 18^e arrondissement). L'euphorie liée au déjeuner, à la discussion et au plaisir d'avoir un nouveau livre en tête, s'est peu à peu dissipée, et je me suis rendu compte que j'avais donné un sujet sans prendre la peine d'y réfléchir. Maintenant je devais écrire un livre. J'avais une date limite de remise du manuscrit, j'allais recevoir un à-valoir. Je ne pouvais plus reculer.

Je ne sais pas ce qui me décide à écrire sur tel sujet, à imaginer ces histoires. Je suis le spectateur étonné de ce que je me révèle à moi-même, de la conversation que je fais naître.

J'étais à la fois effrayé et excité. Cette nouvelle aventure venait au bon moment. J'avais commencé à publier six ans plus tôt, quatre romans étaient déjà sortis, un livre pour les enfants allait paraître. Pour différentes raisons (parmi lesquelles la couverture de mon dernier

roman), je songeais à quitter la maison d'édition qui avait commencé à publier mes romans. Le traité sur la pluie est tombé à point nommé. C'était une pause. La liberté de prendre le temps pour faire, croyais-je, autre chose que ce que je faisais habituellement.

Pourquoi ai-je choisi la pluie ? Pour suivre mon intuition d'abord. J'ai un esprit de contradiction hypertrophié, et nous étions en plein mai, tout le monde louait le mal nommé beau temps, le soleil, on se prélassait aux terrasses des cafés, on restait tard dehors. Les gens semblaient heureux pour une simple question de photons et de calories, et je trouvais ça lamentable.

J'aime me lancer dans des aventures nouvelles, j'aime commencer quelque chose qui me met en difficulté. Je ne suis pas un essayiste, c'est la raison pour laquelle j'ai eu envie d'écrire un essai. Au final, ce livre est un essai bizarre, car si j'ai gardé à l'esprit le désir d'exposer mes théories et de convaincre le lecteur, mes moyens sont peu conventionnels. Et puis, c'est un livre très personnel, qui parle de la pluie pour parler de beaucoup d'autres choses.

Un écrivain se doit de se choisir une cible et, avec précision, de la manquer, de la manquer dans toutes les directions.

Au lieu d'écrire directement un traité sur l'amour, l'amitié ou le désir, je me suis intéressé à un phénomène naturel pour en faire un livre

sentimental. Ma timidité m'empêche de parler de choses intimes, j'ai besoin d'emprunter des détours et de me dissimuler. La pluie était le moyen pour moi d'imaginer des chroniques sur des sujets auxquels je tenais, de promouvoir ce que j'aimais et (même si je ne l'ai compris que plus tard) de faire mon propre portrait.

Surtout, j'aime la pluie, je désirais la défendre et lui gagner des adeptes. Dès que le ciel se couvre de gros nuages, dès que des gouttes tombent, je souris. Je suis chez moi. La pluie est mon esprit totémique, mon dieu intermittent. Il y a beaucoup de raison à cela (c'est le sujet de ce livre), mais je crois que cela tient avant tout à son statut paradoxal, à la fois indispensable à la vie et détestée. Cela dit quelque chose de notre espèce, qui tout en exploitant la nature, au fond la déteste et la détruit (et ainsi se détruit elle-même). Selon moi, la détestation de la pluie est le symptôme de la prévalence de l'instinct de mort dans la société humaine.

D'une humeur aussi prosélyte qu'heuristique, avec des buts éthiques et politiques, j'ai essayé de respecter le ton d'un traité (selon l'idée que je m'en fais), en me laissant la liberté d'une écriture poétique. J'ai voulu défendre l'imagination aussi, dans un pays dont la littérature me paraît bien sèche.

Comme le dit Italo Calvino dans une de ses conférences à Harvard : « Ma conférence de ce

soir partira de cette constatation : l'imagination est un lieu où il pleut ».

Bibliographie

Romans et essais

Comment je suis devenu stupide, Le Dilettante, 2001

Une parfaite journée parfaite, éditions Mutine, 2002

La libellule de ses huit ans, Le Dilettante, 2003

On s'habitue aux fins du monde, Le Dilettante, 2005

De la pluie, Ramsay, 2007

Peut-être une histoire d'amour, éditions de l'Olivier, 2008

La disparition de Paris et sa renaissance en Afrique, éditions de l'Olivier, 2010

La mauvaise habitude d'être soi (dessins de Quentin Faucompré), éditions de l'Olivier, 2010

La nuit a dévoré le monde (sous l'alias Pit Agarmen), éditions Robert Laffont, 2012

L'apiculture selon Samuel Beckett, éditions de l'Olivier, 2013

Manuel d'écriture et de survie, éditions du Seuil, 2014

Je suis un dragon (Dragongirl) (sous l'alias Pit Agarmen), éditions Robert Laffont, 2015

La charité des pauvres à l'égard des riches, éditions Les Éclairs, 2016

L'art de revenir à la vie, éditions du Seuil, 2016

Au-delà de la pénétration, Monstrograph, 2019, puis Le Nouvel Attila, 2020

Littérature jeunesse

Le garçon de toutes les couleurs, L'école des loisirs, 2008

Je suis un tremblement de terre, L'école des loisirs, 2009

Conversation avec un gâteau au chocolat (dessins de Aude Picault), L'école des loisirs, 2010

Traité sur les miroirs pour faire apparaître les dragons, L'école des loisirs, 2010

Le club des inadaptés, L'école des loisirs, 2011

La bataille contre mon lit (dessins de Sandrine Bonini), éditions Le baron Perché, 2011

Plus tard, je serai moi, éditions du Rouergue, 2013

Le zoo des légumes (dessins de Sandrine Bonini), L'école des loisirs, 2013

La folle rencontre de Flora et Max (avec Coline Pierré), L'école des loisirs, 2015

La recette des Parents (dessins de Quentin Faucompré), éditions du Rouergue, 2016

Les nouvelles vies de Flora et Max (avec Coline Pierré), L'école des loisirs, 2018

Le permis d'être un enfant, Gallimard, 2020

Livres numériques

Genèse d'un roman, éditions Robert Laffont, 2012

La vengeance de Steve Jobs, éditions Robert Laffont, 2014

Emma et la nouvelle civilisation (avec Samuel Jan), éditions La Marelle, 2015

Coordination d'ouvrage collectif

Collection irraisonnée de préfaces à des livres fétiches (avec Thomas B. Reverdy), éditions Intervalles, 2009

Sous le label Monstrograph

Tu vas rater ta vie et personne ne t'aimera
jamais, 2012

If diseases were desserts, 2013

16 ways to get a boner, 2015

N'essayez pas de changer : le monde restera
toujours votre ennemi

(avec Coline Pierré), 2015

www.monstrograph.com

